

avons condamné le grand-prêtre des vieilles idolâtries et le partisan diplomatique, tout-puissant et bien doté, se couchait mollement dans la tempête, et par ses chansons, endormait au chenil de la servitude et de la faim ce grand peuple martyr qui vivait en lui, tête et cœur.

« Aujourd'hui qu'il s'est éteint à quelques pas de Rome, cette nécropole des dieux, nos paroles, sans être amères ni violentes, garderont leur sévérité première; car O'Connell est de ceux qu'on peut mesurer dans la mort comme dans la vie, et les courtoisies banales du convoi ne sont point faites pour ces grands lutteurs dont le fossoyeur n'enlève que les os, et dont la tradition, les doctrines et le génie restent dans le siècle, parmi les forces vivantes.

« O'Connell, en naissant aux idées, portait déjà le virus dans son intelligence et dans son cœur. L'éducation catholique avait rempli ses premières années et compté son vigoureux génie, qui n'osa jamais s'élever jusqu'au droit vengeur.

« C'était un tribun-poète qui, dans toutes les langues, appelait Lazare, mais qui l'empêchait toujours de sortir de sa tombe.

« O'Connell le *grand agitateur* n'agita jamais que pour son rôle, et la *résignation*, tempérée par des promesses folles, était au fond de toutes ses pacifiques harangues.

« Nous ne lui reprocherons point de n'avoir pas rendu son parlement à la Verte Erin; c'était là, pour O'Connell, un vain hochet qu'il faisait luire aux yeux de ses frères affamés. C'était un mensonge pour effrayer l'Angleterre et bercer l'Irlande. Là, d'ailleurs, n'était point la politique de salut. — Est-ce qu'en relevant le vieux musée catholique et féodal, O'Connell aurait affranchi son peuple de la servitude de la faim? Est-ce qu'en changeant de mains, le privilège de la terre et le privilège du pouvoir n'auraient pas gardé leur empire? Est-ce que l'égalité sociale était dans la pensée de cet homme qui ne rêvait que les anciennes institutions, comme d'autres rêvent une Pologne de princes, de sénateurs et de chevaliers? O'Connell, en économie sociale, en politique, c'était Walter Scott en histoire, en littérature. Il a quarante ans prêché la légende de sa vieille patrie; moins la strophe sanglante de la bataille.

« On dit que l'Irlande et l'Angleterre lui doivent l'affranchissement des catholiques, et qu'en mourant il laisse à ses frères l'égalité politique et civile. — Nous ne voulons point nier la puissance de sa propagande et sa part dans l'œuvre de liberté; mais si la Révolution française, poursuivie par O'Connell jusque dans ses derniers temps, n'avaient point changé la civilisation, agitée, pénétré les masses et forcé les pouvoirs responsables, les gouvernements libres à la pudeur; s'il n'y avait eu qu'O'Connell entre la tradition d'Elisabeth et les droits de l'Irlande, l'Irlande catholique serait encore en pleine servitude. Quant à l'égalité politique et civile dont il l'a dotée, c'est un mensonge, une apparence, là comme ailleurs; car un peuple qui se possède politiquement et civilement ne meurt pas de faim et ne s'en va pas traîner ses désespoirs au milieu des palais de ses maîtres. O'Connell a galvanisé l'Irlande, mais il ne l'a pas affranchie. Cette patrie appartient encore à l'Angleterre, — et son peuple à la faim. On inscrira pourtant sur sa tombe: *Citoyen du libérateur de l'Irlande. — Pauvre Irlande!* »

Le sentiment qui a inspiré cet article est manifeste. L'exagération du mensonge y prend des proportions qui dispensent d'une réfutation. Qui pourra jamais croire, en dépit des paroles et des actes de toute sa vie, qu'O'Connell ne rêvait que les anciennes institutions, et que rien n'était plus loin de sa pensée que l'égalité sociale, parce qu'il a refusé de recevoir les gros sous des abonnés de la *Réforme* et la visite de M. Ledru-Rollin?

La *Patrie* a porté un jugement plus équitable quand elle a dit:

« L'Irlande vient de perdre son plus grand citoyen. . . . »

« On a dit avec raison qu'il était le véritable roi de l'Irlande.

« Il n'y a de comparable à l'amour, à l'admiration enthousiaste de toute la population catholique irlandaise pour O'Connell, que l'espèce de fascination que l'Empereur sut exercer sur ses troupes.

« Il faut, d'ailleurs, renoncer à définir l'éloquence de ce tribun aux proportions colossales.

« Comment peindre cette parole, véritable Protée, tour à tour grave, ironique, sublime, triviale, mais toujours originale et poétique, et dans laquelle venaient pour ainsi dire se refléter et se fondre toutes les nuances des passions qui animaient la foule suspendue aux lèvres de l'orateur?

« Le physique d'O'Connell, espèce d'Hercule à la tête intelligente, sa taille de près de six pieds, ajoutait encore à l'effet magique de ses harangues sur les masses.

« Le vide que laisse sa mort est immense, et l'on peut dire, dès à présent, que si ses fils héritent d'une partie de l'affection de l'Irlande pour son libérateur, aucun d'eux n'hérite de ses prestigieux talens et de son influence toute-puissante dans la verte Erin. »

Le Commerce se trompe sur les sentimens d'O'Connell pour la Jeune-Irlande, mais il rend d'ailleurs au libérateur la justice que l'histoire lui rendra:

« Daniel O'Connell vient de mourir à Gênes; le ciel de l'Italie n'a pu sauver l'illustre vieillard. Le grand agitateur s'est éteint loin de la terre qu'il nommait avec tant d'amour la verte Erin.

« Cet homme, à qui l'histoire réserve depuis longtems une place parmi les bienfaiteurs pacifiques des peuples, était né dans la seconde moitié du siècle dernier. La Révolution française le surprit au milieu de nous, à Calais, où il achevait ses premières études. De retour dans sa patrie, Daniel O'Connell s'est livré, au milieu d'événemens très-divers, à la profession d'avocat,

dans laquelle il a su conquérir le rang le plus éminent. Mais l'œuvre glorieuse de la vie de Daniel O'Connell c'est l'affranchissement de l'Irlande et des catholiques anglais. A la suite d'une conquête et des guerres de religion, l'Angleterre n'avait pas fait une législation spéciale pour l'Irlande et les catholiques; elle les avait traités en ennemis, elle leur avait imposé un régime de vaincus. Daniel O'Connell, comme un autre Moïse, entreprit de sauver ses frères captifs. Ce fut un combat de plus de trente années. Mais enfin la raison et la justice ont triomphé des sectaires et de leurs antipathies. Daniel O'Connell a reçu la récompense de ses efforts: avant de mourir, il a vu ses frères en possession de l'égalité politique et civile.

« N'oublions pas de noter le caractère des grands travaux de Daniel O'Connell. La persévérance, le courage, l'habileté, la violence prudente étaient les moindres qualités de l'agitateur. Daniel O'Connell a dû surtout sa victoire à la générosité de son action: pour affranchir les catholiques, il a pris en main la cause de tous les opprimés d'Angleterre; pour obtenir un avantage en faveur des siens, il a combattu toutes les injustices. Daniel O'Connell a ainsi le plus puissamment suscité en Angleterre un libéralisme ardent et nouveau. Il a été avec ses amis une des forces du parti de la réforme, et depuis, l'appoint nécessaire à l'aide duquel les mesures les plus bienfaisantes ont prévalu. Daniel O'Connell a de la sorte conquis pour ses frères opprimés une liberté de laquelle ont profité les oppresseurs eux-mêmes.

« Mais c'est en Irlande que Daniel O'Connell a développé les ressources merveilleuses de son génie. Il y avait ici un peuple tellement exaspéré par l'excès des maux, qu'il était aussi difficile de le relever que de le contenir. Daniel O'Connell a su le réveiller, l'exciter, le constituer en puissance, sans lui laisser franchir un seul moment cette limite où la réclamation la plus courroucée, la plus emportée, la plus violente touche à la menace de l'insurrection. C'était là l'agitation, un prodige. Daniel O'Connell a su l'accomplir, non pas un jour, mais pendant plusieurs années, surtout depuis 1832 jusqu'à la dernière heure de sa vie. L'Irlande a dû à cette attitude sage et forte que son agitateur lui a imprimée le commencement de sa délivrance.

« Il est inutile de parler de cette magnifique éloquence qui était l'attribut de la parole de Daniel O'Connell. Simple, noble, trivial, ironique, emporté, maître de lui-même dans ses transports les plus violents, Daniel O'Connell s'élevait à l'expression de la poésie la plus éblouissante. Ce n'était pas l'orateur correct des tems antiques, c'était, au milieu des masses réunies, les âmes de ces masses qui prenaient tout à coup une voix pour faire éclater en tumulte tous les sentimens qui les agitaient. Et ce qu'il y avait d'étrange dans cette éloquence à l'inspiration éperdue, c'est que l'homme qui en avait le don savait emprunter, selon les circonstances, le langage le plus exact et le plus minutieux des affaires; cet orateur qui naguère pleurait, criait et riait en s'adressant à la nature, aux populations, s'il venait à parler devant une assemblée de praticiens retors, ne manquait pas de retrouver tous les expédients les plus subtils de son métier d'avocat. Il y a quelques années, Daniel O'Connell a vu se former en Irlande un parti qui se propose de faire entrer l'agitation irlandaise dans une phase nouvelle, plus active et plus exigeante. Daniel O'Connell, nous croyons le savoir, n'a point vu la formation de ce parti avec le chagrin d'un chef égoïste qui s'effraie à l'approche de son successeur. La grande âme de Daniel O'Connell était intérieurement satisfaite de ce que sa patrie, après un premier triomphe, s'appête à en obtenir un second. Les dispositions qui ont remplacé en Irlande l'œuvre de l'agitation ont annoncé à Daniel O'Connell l'heureuse nouvelle des forts travailleurs: le bon accomplissement de sa tâche immense. »

S'il faut en juger par l'article de la *Démocratie pacifique*, O'Connell n'aimait pas plus les harmonies et les mers de limonade que les radicaux réformistes et leurs souscriptions. La *Réforme* pense sans doute qu'O'Connell aurait dû sauver l'Irlande en acceptant les offrandes dont M. Ledru-Rollin s'offrait d'être le porteur, et la *Démocratie* semble croire qu'il a trahi la cause de sa patrie parce que son *fanatisme systématique contre les idées nouvelles* l'a empêché de faire de l'Irlande un vaste phalanstère. Écoutons la feuille fourrériste:

« La mort d'O'Connell laisse dans l'influence politique une place vide en Irlande, qui sera mieux remplie, nous l'espérons, par quelque homme plus avancé dans le mouvement des idées nouvelles de l'époque.

« Il a, nous n'en doutons pas, fait du bien par son agitation politique, depuis trente ans; mais, comme tous les hommes politiques de l'Europe, parvenus, en 1830, à posséder l'influence gouvernementale pour leurs idées de libéralisme bourgeois, il était tombé dans une espèce de fanatisme systématique contre les idées nouvelles qui se manifestent sur les questions sociales et l'organisation du travail. En 1842, il enjoignait à ses partisans de ne s'occuper que d'idées politiques, et de résister à tous les efforts faits pour introduire la discussion de la question sociale. Il s'est même oublié, dans sa colère de suprématie bourgeoise, jusqu'à conseiller à ses compatriotes de jeter à la rivière quiconque viendrait leur parler de questions sociales et d'organisation du travail.

« On comprendra facilement, d'après cela, que nous ne regrettons pas la mort d'O'Connell, bien que nous respectons sa mémoire pour le bien qu'il a fait dans son tems et à sa manière. Ayant fait sa tâche, il était devenu plus nuisible qu'utile aux développemens du progrès social et politique. »

Les rédacteurs de la *Démocratie*, qui entendent si bien la question sociale, auraient dû nous faire apprécier l'excellence de leurs idées nouvelles, en envoyant en Irlande une légion de missionnaires phalanstériens qui auraient pu, dans les circonstances critiques où se trouve ce pays et avec toute la li-